

GENYÛ Sôkyû

LA MONTAGNE
RADIEUSE

Récits traduits du japonais
par Anne Bayard-Sakai et Corinne Quentin



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Au-delà des terres infinies
Vers la lumière

Titre original : *Hikari no yama*

© 2013, Genyû Sôkyû

Édition française publiée avec l'autorisation de Genyû Sôkyû
par l'intermédiaire du Bureau des copyrights français, Tôkyô

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour l'édition française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1075-5

SOMMAIRE

JE TRAÎNE TON OMBRE	7
LES GRILLONS	13
L'INDIGNATION DE KOTARÔ	43
L'ARAIGNÉE D'EAU	63
LA MANTE RELIGIEUSE	97
LA MONTAGNE RADIEUSE	137
POSTFACE	155

Les récits *Les Grillons*, *L'Indignation de Kotarô*, *La Montagne radieuse* sont traduits par Anne Bayard-Sakai ; *Je traîne ton ombre*, *L'Araignée d'eau*, *La Mante religieuse* par Corinne Quentin.

JE TRAÎNE TON OMBRE

Je pensais que la chanson *Minato machi blues* (*Le Blues des villes portuaires*) que le célèbre Mori Shin'ichi chante avec des trémolos dans la voix était une mélancolique chanson d'amour et de séparation.

« Sur le détroit que j'aperçois au loin / aujourd'hui encore résonne la corne d'un bateau qui s'éloigne. »

Dans le premier couplet un bateau quitte le port de Hakodate, dans le deuxième il sort d'un port de pêche de Sanriku pour poursuivre sa route vers le sud en direction du département de Miyagi.

« L'alcool que je dilue avec mes larmes / a le goût de l'homme qui m'a trompée. »

Trompés ou pas, hommes et femmes, personnes âgées, enfants, tout le monde a été emporté par le tsunami.

« Les ports, Miyako, Kamaishi, Kesenuma. »

Dans tous ces ports, les bateaux ont d'abord été transportés sur les terres, puis ils ont été engloutis par des flots furieux qui ont aussi emporté d'innombrables maisons, et des arbres après les avoir abattus, et des hommes. Derrière eux, ce ne sont que des montagnes de gravats.

Et là, venant du lointain, on entend cette chanson
Le Blues des villes portuaires...

Au départ ce n'étaient pas des gravats. C'était le tricycle d'un petit frère, le saké chinois de longévité que buvait la grand-mère, les bocaux de violets en saumure que maman se plaisait à préparer, le précieux matériel de pêche de papa, tout cela, et les propriétaires avec, a été englouti par la vague, et avant que quiconque ait eu le temps de crier, tout et tous avaient disparu au milieu des grondements de bête furieuse. Ce qui est resté debout, comme ce qui a été emporté, a fini par être broyé par le monstre, et il n'est resté que des décombres informes.

Dans un refuge où il fait moins deux degrés, le vieil homme, enroulé dans la même couverture que sa petite-fille, dit :

— J'aurais préféré mourir aussi.

— Qu'est-ce que tu dis là!

— J'ai tout perdu.

— ...

— Il ne reste plus personne.

De la morve coule de son nez, des larmes coulent de ses yeux, le grand-père les essuie d'une main tremblante avec son mouchoir. Au lieu de dire « Je suis là, moi », la jeune fille serre dans ses bras la tête et les épaules du frêle vieillard.

Les mains posées sur les genoux de la jeune fille le grand-père lui dit :

— Et ton ami?

— Papy... Tu savais?

— Bien sûr. Mais il n'est pas bien pour toi. Il n'a pas un bon travail.

Et puis, immédiatement, il fixe la faible lueur du poêle à mazout avec l'air de regretter ce qu'il vient de dire.

— Bien ou pas bien... il est vivant au moins ?

— ... Ch'sais pas...

Elle essaie généralement de ne pas utiliser le dialecte local mais il lui a échappé. Elle répète :

— Je n'en sais rien, papy.

A travers le tissu, elle serre le téléphone portable qui reste silencieux dans sa poche et, sans se rendre compte de ce qu'elle fait, se retrouve accrochée au cou froid et ridé de son grand-père.

Oshu, une ville un peu à l'intérieur des terres. A midi, autour de la table installée tout au fond d'un restaurant, les parents et la sœur cadette regardent, comme si c'était un Martien, leur fils et frère avaler à grosses bouchées une pleine assiette de viande grillée.

— Tu vas vraiment y retourner ? demande la mère, mais il ne lui répond pas et mâche ses germes de soja, et il continue à se taire et à mâcher quand sa jeune sœur, lycéenne, dit à son tour :

— Tu ferais mieux de ne plus y aller.

Le jeune homme a juste commencé à travailler dans la société Tepco l'année précédente ; aujourd'hui, se nourrir semble être son unique préoccupation et il engloutit la portion de riz qu'il vient de se resservir. L'année dernière, c'était le bon fils dont on était fier de faire savoir au voisinage qu'il avait réussi l'examen d'entrée dans cette entreprise. Mais, depuis la mi-mars, tout a changé.

Une fois par semaine, comme un fuyard, il revient chez ses parents, s'empresse de prendre une douche, s'effondre plus qu'il ne se couche dans sa chambre et

dort. Quand il se réveille, les yeux qu'on dirait argentés encore plissés de sommeil, il descend l'escalier toujours sans rien dire. Ses parents, tout en évitant les regards, ne peuvent que l'emmener dans un restaurant pour qu'il mange autant qu'il veut de cette viande de bœuf de Mizusawa qu'il aimait tant, puis le laisser repartir. Pour son père, c'est à la fois humiliant et triste.

Son fils ne critique pas l'entreprise. Il ne veut pas trahir ses collègues. Il fait passer le bien de tous avant son propre intérêt. Est-ce que ce ne sont pas des valeurs que le père a lui-même enseignées à son fils ? Il les a bien intégrées. C'est pourquoi par deux fois, sans se plaindre, sans parler, il est revenu puis repartit. Le père dit à son fils de faire attention à lui, et, à la sortie du restaurant, lui serre la main. Le fils hoche la tête en silence. « Comment ça va avec elle ? » Le père pose la question d'une voix basse qu'il voudrait complice, avec un léger sourire, mais le fils fixe un regard sévère sur son père et répond :

— Je peux pas la rencontrer... Je suis complètement irradié.

Et s'il rit légèrement en disant cela, est-ce aussi un rire qu'il a appris de son père ?

D'un bar, quelque part, parvient une voix de karaoké imitant les trémolos de Mori Shin'ichi. « Bateau qui part / bateau qui rentre au port / bateau de la séparation / bateau revenant sans toi / ta silhouette de dos comme celle d'un inconnu. »

Si c'était un inconnu, le père pourrait sans doute simplement s'amuser de la ressemblance. Mais la démarche du fils, les jambes légèrement écartées, c'est la même que la sienne. Et la façon d'agiter ses doigts blancs en signe d'adieu depuis la voiture dans laquelle

il vient de monter ressemble tant à celle de sa femme autrefois qu'il reste figé, comme un animal face à son prédateur.

Il n'a pas fallu plus de trois jours pour que la pneumonie qu'elle avait attrapée emporte la jeune fille. C'est un instituteur se trouvant dans le même refuge qui est allé chercher le corps dans l'hôpital bondé. En fondant en larmes, il dit qu'il a été son professeur principal au collège. Plus tard, après avoir apporté les cendres au temple, le grand-père descend vers le sud par le train qui vient enfin d'être remis en service.

Le jeune policier du poste de Minami-Soma est très ennuyé :

— C'est impossible, monsieur, on ne peut pas aller plus vers le sud, de toute façon les vaches sont déjà mortes.

— Je vous dis que ça ira, les radiations je ne les sens pas. Si les vaches sont mortes, je vais mourir aussi.

— Je vous dis que c'est impossible de passer.

Par la télévision, le grand-père a appris ce qui se passait pour les vaches abandonnées sur place et, sans réfléchir, il a décidé d'aller s'occuper d'elles. Depuis son enfance, il a toujours vécu à côté de vaches et de chevaux. Il n'a pas l'intention de mourir : il a trouvé une raison de vivre. De la radio posée sur le bureau du poste de police s'écoule *Le Blues des villes portuaires*.

« Je traîne ton ombre / à travers les ports Miyako, Kamaishi, Kesenuma. »

LES GRILLONS

Malgré tout, son père avait retrouvé une certaine sérénité depuis qu'il était dans cette maison de repos.

Elle était construite sur une butte, si bien que des fenêtres on voyait s'étendre sous les yeux un océan d'un bleu sombre qui transparaissait à travers les branches des pins. Cette mer que découpait une petite baie, son père en avait-il même conscience...

Il était passé sans aucune réaction particulière devant Aya, qui l'avait pourtant salué à plusieurs reprises, puis devant Michihiko comme s'il se laissait simplement dériver, le regard toujours vague, pour se figer, le visage collé à la fenêtre, tournant vers son fils un dos arrondi caché sous son vêtement de travail de bonze en lin marron.

— Papa... l'appela Michihiko, espérant pouvoir lui présenter de nouveau Aya.

Depuis ce jour-là, il n'avait plus dit un mot en dehors des soutras qu'il lui arrivait parfois de réciter. Qu'il ait assez de voix pour cela prouvait que ses cordes vocales n'étaient pas en cause, or non seulement il ne parlait plus mais, muré dans son silence, il évitait même de croiser le regard des gens. Sur son crâne, des cheveux

duveteux avaient poussé, et il n'était plus le même homme que six mois plus tôt.

— Je m'appelle Kashiwagi Aya.

Alors qu'elle se présentait en le saluant une nouvelle fois, ce n'est pas vers elle qu'il se tourna mais, lentement, vers Michihiko, avant de détourner encore les yeux, le regard fixé dans le vide. Michihiko lui raconta, ou plutôt répéta devant son père comme en demandant confirmation à Aya, qu'elle avait perdu ses parents et son petit frère emportés par le tsunami, qu'ils s'étaient connus dans un refuge, qu'il avait repris tant bien que mal les activités du temple dans une construction en préfabriqué à charpente métallique assemblée à la hâte avant Obon, la fête des Morts, sur l'emplacement même où se trouvait auparavant le pavillon principal, et qu'Aya désormais venait l'aider pour ses différentes tâches.

Que comprenait-il de ce qu'il entendait ? Toujours est-il que la bouche à demi ouverte, le regard flottant dans le vide, son père ne réagit même pas au mot tsunami. Lorsque son fils s'interrompt, il s'assit sur son lit, avant de se remettre debout et de lever ses mains en les tortillant en tous sens d'une manière étrange. Et, agitant toujours les mains comme pour chasser des insectes au-dessus de sa tête, à moitié accroupi, il se mit à tourner sur lui-même dans le sens des aiguilles d'une montre.

Dans cet espace d'à peine un mètre entre la fenêtre et le lit, son père s'était, bel et bien, lancé dans son « tourne-tourne ». La directrice de la maison en avait parlé à Michihiko, mais c'était la première fois qu'il le voyait de ses propres yeux. Le dé clic demeurait mystérieux, mais plusieurs fois par jour son père répétait, paraît-il, ce rituel qui évoquait une danse. Derrière les

deux témoins abasourdis de la scène résonna la voix enjouée d'une aide-soignante qui passait par hasard devant la porte.

— Alors, on « tourne-tourne »? C'est la forme, je vois, monsieur le bonze!

Eh oui! Ici, on appelait son père *kurukuru oshô*, « Le bonze tourne-tourne ». La directrice utilisait parfois la formule plus cérémonieuse d'« Evêque tourne-tourne ». Un calembour en écho à *Kirikui no sôjô*, « l'évêque de la souche » des *Heures oisives*¹, suscitant en Michihiko, qui n'ignorait rien de la signification du « tourne-tourne », un sentiment mitigé.

Aya s'était retournée vers lui plusieurs fois, l'air embarrassée, mais bientôt elle s'approcha lentement du père de Michihiko, suivie par ce dernier qui avait saisi l'oreiller sur le lit. Il avait l'impression que son père allait s'écrouler comme une toupie en bout de course. Sans doute Aya avait-elle éprouvé la même inquiétude.

Elle, au moins, il fallait qu'il lui dise. C'est avec cette idée en tête qu'il l'appela après le dîner, s'étant assuré que Mî était endormie.

Dans un coin du pavillon principal du temple en préfabriqué, trois paravents étaient dressés pour délimiter un espace où depuis trois jours Aya et Mî s'étaient installées. Mî avait cinq ans, et bien que ni Michihiko ni Aya n'aient de liens de parenté avec elle, Aya l'avait amenée avec elle au temple il y a quelques jours quand elle avait appris que l'enfant, qui avait perdu dans le tsunami ses parents, ses frères, ses sœurs et aussi sa

1. *Tsurezuregusa*, chef-d'œuvre du genre *zuihitsu*, écrits au fil du pinceau, rédigés vers 1330 par Yoshida Kenkô.

maison, venait de voir hospitaliser sa grand-mère avec qui elle vivait au refuge. Sans doute épuisée par l'excitation d'avoir été ce jour-là pour la première fois au jardin d'enfants, à peine avait-elle mangé son riz au curry du dîner qu'elle s'était endormie sur place.

Michihiko transporta au milieu de la pièce centrale, d'une cinquantaine de mètres carrés, la petite table sur laquelle ils avaient dîné, et attendit qu'Aya ait fini la vaisselle à l'évier extérieur pour lui apporter enfin la réponse à la question qu'elle lui avait posée dans la journée.

— « Le bonze “tourne-tourne” », pourquoi ce nom ?, lui avait-elle demandé, sans lui montrer rien d'autre que son profil chagriné, depuis la place du passager qu'elle occupait alors qu'ils allaient en voiture de la maison de repos vers le jardin d'enfants.

— Encore heureux qu'on veuille bien l'appeler « Le bonze ».

Il s'était contenté, sur le moment, de cette réponse dilatoire, et Aya, l'air triste, n'avait pas insisté, mais une fois qu'ils eurent regagné le temple, tandis qu'il regardait les cloches, les gongs et autres objets liturgiques anciens ramassés dans les décombres laissés par le tsunami, et même pendant qu'il jouait avec Mî, Michihiko n'avait pu s'empêcher, saisi par l'émotion, de se remémorer des images passées de son père.

Assis en position de méditation et tout en gardant dans un coin de sa tête la photographie de sa mère entreposée dans le chœur, Michihiko laissa remonter l'une après l'autre dans son esprit des scènes dont il n'avait encore jamais parlé. Des images auxquelles il n'avait pas pensé depuis un moment, celles du tsunami lui-même, de cette terrifiante montagne noire qui s'était abattue sur eux en franchissant le toit du bâtiment communal.

Bientôt, Aya le rejoignit, portant un plateau avec du thé.

Elle leva une main en geste de vénération devant la statue principale de Bouddha que ne protégeait plus aucune tenture, puis s'étant mise à genoux pour poser le thé sur la table, elle joignit cette fois les deux mains, en un signe de prière sans doute adressé à Sâkyamuni. Michihiko avait expliqué à Aya qui, de son propre aveu, ignorait tout de ce qui touchait à un temple, qu'il y avait une seule règle à laquelle il lui demandait de se conformer tant qu'elle séjournerait là.

— Quelque chose d'important est, bien qu'invisible, toujours présent. Dans ce pavillon, toute ton attention doit être tournée vers le chœur.

La formulation était vague, si bien qu'Aya avait certainement dû penser, plutôt qu'aux statues bouddhiques qui, emportées par les eaux, avaient perdu tout lustre, aux cendres et aux portraits funéraires des membres de sa famille déposés en bas à droite. Juste à côté se trouvait d'ailleurs la photo de la mère de Michihiko. Mais dès le lendemain, les mains jointes d'Aya étaient tournées vers la statue principale placée au centre du chœur. Peut-être voulait-elle s'en remettre à la volonté salvatrice de Sâkyamuni plutôt qu'à la force de ses prières.

Aya, qui regardait fixement l'une des tasses assorties, se mordit la lèvre inférieure. Ce qu'elle faisait toujours quand elle attendait que Michihiko lui parle.

Il la regardait, plongé dans ses pensées.

Célibataire à quarante-trois ans, il n'attendait rien d'Aya et de ses vingt-cinq ans. Mais quand six mois plus tôt s'était produit le séisme, n'était-ce pas parce qu'ils s'étaient retrouvés dans le même refuge et qu'elle lui avait apporté le réconfort de son affection qu'il

était enfin parvenu à prendre conscience de ses responsabilités de bonze?... Cette relation, qui n'était aucunement celle d'un père et de sa fille, ni d'un frère et d'une sœur, mais pas non plus de deux futurs amants, n'était-elle pas digne justement du temple qui l'abritait? Michihiko se tourna résolument vers Aya et commença à lui parler des origines du « tourne-tourne », autrement dit de l'expérience que son père et lui avaient vécue ce jour-là. Et plutôt que la mettre au courant, ce qu'il voulait vraiment, c'était être écouté par elle.

Ce matin-là, sa mère avait annoncé qu'elle irait au supermarché de l'avenue du bord de mer acheter de la nourriture pour carpes. Plusieurs carpes *nishiki*, offertes par des fidèles, évoluaient dans l'étang du temple, mais la favorite de sa mère, dénommée Gorô, était une noire que son mari et elle avaient jadis capturée dans le bassin de pêche situé du côté de la montagne, et on ne trouvait, paraît-il, ses granules de prédilection qu'au supermarché du bord de mer.

— Et toi, Michihiko?, avait demandé son père en mâchant d'un air un peu emprunté son toast du petit-déjeuner.

Avait-il voulu savoir s'il allait accompagner sa mère? Cette question, Michihiko allait se la poser bien des fois par la suite, mais sur le moment il avait simplement compris que son père s'enquêrait de son emploi du temps de la journée. « C'est bientôt les cérémonies d'équinoxe, je vais débarrasser le jardin des mauvaises herbes », avait-il répondu, avant d'ajouter « Et toi? »

Son père lui dit qu'il devait se rendre chez Mme Koike, une vieille dame qui ne pouvait quitter son lit et dont

la maison se trouvait une centaine de mètres plus bas sur la berge de la rivière, pour accomplir le rite de la consécration des tablettes funéraires. Et, avalant son bout de toast avec une gorgée de lait chaud, il avait commencé à lui expliquer les relations que Mme Koike entretenait avec ses beaux-parents, désormais présents dans ces tablettes.

Non bien sûr que Michihiko ait rapporté tout cela en détail à Aya.

— La vieille dame avait un sacré caractère, lui dit-il, et les relations avec les parents de son mari avaient été pour le moins tendues, mais quand elle s'était trouvée alitée et dépendante de sa belle-fille... Sans doute avait-elle pensé qu'elle aimerait le moment venu qu'on lui prépare une tablette funéraire qui serait disposée à côté de celle de son défunt mari. Elle avait un beau jour contacté mon père pour lui dire qu'elle avait fait préparer des tablettes laquées pour ses beaux-parents et lui demander de procéder au rite de la consécration. Et ce jour-là, justement, c'était jour de congé pour sa belle-fille qui avait un travail à temps partiel.

— La consécration ?, demanda Aya d'une voix apeurée.

— C'est un rite pour marquer en somme qu'une tablette va désormais être vénérée.

Aya, se mordant toujours la lèvre, sembla digérer lentement les mots de cette réponse prosaïque, avant de hocher lentement la tête en agitant ses longs cheveux.

Quoi qu'il en soit, peu après le petit-déjeuner, son père avait revêtu son costume de cérémonie et était parti à pied tandis que sa mère prenait la petite voiture qu'elle conduisait grâce à son permis acquis à cinquante ans passé.

Il y avait environ cinq kilomètres jusqu'à la côte. En général, quand elle se rendait jusqu'à l'avenue du bord de mer, sa mère donnait rendez-vous à des amies du voisinage et en profitait pour déjeuner avec elles. Mais on ne savait toujours pas si ce jour-là quelqu'un avait ou non occupé le siège passager.

De retour après avoir accompli le rite des tablettes, son père devait s'être occupé de l'écriture des formules sur les planchettes des cérémonies d'équinoxe. Quand Michihiko, qui avait arraché les mauvaises herbes autour des six *jizô*, était entré dans le pavillon d'habitation, son père était à la cuisine en train de nettoyer ses pinceaux.

— Comment ça s'est passé ?

La question de Michihiko avait suscité un sourire contraint chez son père.

— Décidément, accepter de dépendre des autres, ce n'est pas facile...

— Madame Koike n'en fait toujours qu'à sa tête ?

— Le problème, c'est qu'elle est persuadée qu'elle se débrouillera très bien toute seule pour mourir.

Michihiko se souvenait d'avoir eu cette conversation. Supposant, tout comme son père, que sa mère ne rentrerait pas déjeuner, il avait mis de l'eau à chauffer pour les pâtes avant de ressortir. Quand il avait regagné la cuisine en pensant que l'eau devait juste bouillir, il y avait trouvé son père qui, ayant déjà ciselé les poireaux, s'appêtait à verser les pâtes dans la casserole. Son père ne détestait pas travailler seul en cuisine, même s'il ne le faisait jamais quand sa mère était là.

Un léger sourire se dessina alors sur le visage d'Aya, qui avait changé de position, glissant de côté les talons

sur lesquels elle était assise. « Qu'est-ce qui t'amuse ? »
A cette question, elle répondit du tac au tac :

— Vous êtes comme votre père ?

— Non, moi je ne sais vraiment pas cuisiner.

Aya eut alors un sourire dubitatif, avant de se mordre de nouveau la lèvre, silencieuse.

Ils avaient fini leur repas simple fait de pâtes agrémentées de poireaux ciselés, de prunes séchées salées et de pâté de soja frit, et en avaient aussi terminé avec la vaisselle quand le long, si long tremblement les surprit. Comme toujours après avoir mangé, son père somnolait sur le canapé, et Michihiko, installé à la table de la salle à manger, était plongé dans l'ouvrage bouddhique qu'il avait commencé. C'était un jour un peu froid, et au pied de son père un poêle à pétrole rougeoyait.

Il eut l'impression d'entendre un grondement sourd. Aussitôt, son téléphone portable émit un signal d'alarme d'une stridence totalement inédite et dehors Bon, leur shibainu, aboya. Les vitres gémirent, une multitude infinie de bruits enveloppa son corps, les cadres tombèrent des murs, un peu partout des objets s'envolèrent. Le poêle s'était éteint automatiquement, laissant échapper de la fumée blanche, mais les secousses ne cessaient pas, et Michihiko, tenant son père par la main, sortit en titubant par la porte de la cuisine.

La berline que conduisait habituellement Michihiko vint heurter avec un bruit sourd le cadre de la porte du garage, les poteaux électriques penchaient dangereusement sous les câbles qui ondoyaient comme des fouets. Des rizières s'étendaient devant le portail du temple, bordées une cinquantaine de mètres plus loin par les berges rebondies de la rivière : la surface de la

terre dans cet intervalle remua deux ou trois fois comme si elle était soulevée par-dessous, et une sorte de nuée s'éleva. Laissant au bord du chemin son père qui s'était accroupi là, Michihiko se dirigea vers le pavillon principal pour découvrir Bon qui continuait à aboyer, les statues de *jizô* renversées, et sous ses yeux la grande statue de Gwanyin installée devant le bâtiment s'abattit tête la première. Bon, le chien de douze ans qui hurlait désespérément, était tétanisé. Et même pour quelqu'un comme Michihiko, voir cette poussière blanchâtre se dégager de tout le bâtiment était un spectacle terrifiant. Quand, ayant détaché sa chaîne, il souleva le chien dans ses bras, il vit la terre aux alentours de l'étang se creuser et de l'eau jaillir. Tenant toujours son chien dans les bras, Michihiko repartit vers le pavillon d'habitation pour trouver son père dans la position d'une grenouille, les mains posées à terre, appelant « Maman, maman » d'une voix rauque.

Enfin, les secousses s'atténuèrent, mais c'est un capharnaüm que Michihiko découvrit à l'intérieur de la maison où il avait pénétré par l'entrée principale. Le sol était couvert d'objets, de bricoles, de poupées décoratives, de livres tombés des étagères, et il était soudain devenu impossible de marcher là pieds nus. Foulant de ses pieds protégés par des pantoufles tout ce qui était éparpillé partout dans le plus grand désordre, flacons d'épices, CD, vases brisés, coupe-ongles, journaux, Michihiko parvint enfin à mettre la main sur son téléphone portable tombé à terre et appela sa mère.

Il eut beau l'appeler et l'appeler encore, elle ne décrocha pas.

— Impossible, maman ne répond pas, dit-il en retournant vers l'entrée où son père s'était assis par terre

sur le tapis, caressant la tête de Bon qu'il tenait enserrée entre ses genoux.

C'était toujours lui qui l'emmenait promener le soir et lui donnait à manger après, si bien qu'il était pour le chien la personne la plus rassurante. C'était aussi lui qui avait donné le nom de Bon au chiot abandonné devant le bâtiment principal au moment de la fête des Morts, tandis que Michihiko était en formation dans un dōjō à Kyōto.

— Elle était avec qui ?

— Je ne sais pas. Sans doute Mme Satō, ou Kikue...

Satō Kazue ou Horiuchi Kikue étaient membres du groupe de récitations chantées des enseignements de Bouddha, et étaient veuves toutes les deux. Elles vivaient seules, sortir n'était pas simple pour elles faute de moyen de transport, et elles étaient toujours ravies quand sa mère leur proposait de les emmener.

En voyant le désastre à l'intérieur de la maison, Michihiko, son téléphone portable toujours serré dans la main, imagina ce que devait être la situation dans le supermarché, avec les rayonnages de marchandises effondrés partout. Mais il se reprit aussitôt, se disant qu'à cette heure-là, elle devait tout juste avoir fini de déjeuner quelque part. Sushimasa, son restaurant de sushis préféré, ou alors le chinois Tōkarō, le Pavillon aux fleurs de pêcher...

Les secousses s'étant provisoirement calmées, Bon restait tranquille, tête baissée, entre les jambes de son maître assis dans l'entrée. Se tournant vers Michihiko qui essayait pour la troisième fois de joindre sa mère, son père lui fit cette suggestion inattendue, d'une voix un peu ragaillardie :

— On se fait un thé ?

Michihiko hésita un moment avant de se dire que ce serait une pause nécessaire qui les aiderait à reprendre leurs esprits.

Il retourna dans la cuisine, les pieds toujours dans ses pantoufles, et déposa sur un plateau le thermos et la théière miraculeusement intacts, y ajoutant deux tasses pour invités trouvées au milieu de la vaisselle tombée par terre et, mû par une soudaine inspiration, le transistor que sa mère écoutait à la cuisine.

On donnait à la radio la magnitude atteinte par le séisme selon les endroits, précisant qu'au nord du département on était à 7. Et alors qu'ils n'étaient pas revenus de la surprise éprouvée devant ce chiffre inouï, le présentateur, d'une voix tendue, annonça une « alerte au tsunami géant ». « On attend une vague de plus de six mètres. Ordre à toutes les personnes se trouvant en bord de mer de gagner les hauteurs. »

Il répétait alternativement ces mots et l'indication des magnitudes atteintes selon les endroits.

— Six mètres... C'est beaucoup, murmura son père en prenant une gorgée du thé que Michihiko venait de préparer, avant de poursuivre d'une voix relativement calme : L'an dernier, au moment du tremblement de terre au Chili, la vague finalement n'avait pas dépassé le mètre.

Effectivement, malgré l'alerte au tsunami, la vague n'avait pas fait beaucoup de dégâts lors du séisme au Chili en février de l'année précédente.

— Mais si elle dépasse vraiment les six mètres... Même ici on ne sera pas à l'abri... Il vaudrait mieux prendre la voiture et partir.

Michihiko, bien que buvant calmement son thé lui aussi, était décidé à fuir. Il était bien sûr inquiet de ne pouvoir joindre sa mère, mais il se disait qu'avec

l'esprit pratique qui la caractérisait, elle avait déjà dû trouver refuge en voiture sur la butte du sanctuaire.

L'entrée où ils étaient assis était celle d'une construction moderne ordinaire, bâtie quelques années plus tôt, et seul le cadre accroché sur le mur d'en face avec la calligraphie du mot *buji*, « détachement », évoquait un temple. La calligraphie, de la main du père supérieur de l'ordre, était certes de travers mais, retenue par un crochet en L, elle continuait à osciller dans le vent froid qui pénétrait par la fenêtre ronde désormais dépourvue de vitre.

— C'est vrai, au début, ils avaient dit six mètres..., intervint soudain Aya.

Elle lui avait déjà parlé une fois de ce qu'elle faisait à ce moment-là. Travaillant comme secrétaire dans une entreprise de transformation des produits de la pêche, elle venait de quitter l'usine, située sur l'avenue de bord de mer, dans la voiture de l'une de ses collègues pour se diriger vers les anciens quartiers d'habitation où se trouvait sa maison. Elle avait dû entendre les informations à la radio. L'alerte au tsunami géant prévoyait une vague de plus de six mètres, mais bien des gens n'y avaient pas vraiment cru.

Au même moment, le jeune frère d'Aya devait, dans une activité frénétique, être en train de faire monter dans un van, par petits groupes, les pensionnaires de la maison de retraite où il travaillait, pour les déplacer et les répartir sur plusieurs autres institutions dont celle où se trouvait maintenant le père de Michihiko. Les grands établissements les plus proches étaient dans la ville voisine, il n'avait pas le temps de les amener là-bas... Le bus du comité des affaires sociales avait été réservé par d'autres, et dans

la maison de retraite il n'y avait que deux vans. La radio ne cessait de répéter que le tsunami arriverait dans trente minutes, peut-être même moins.

— Si la vague n'avait pas dépassé six mètres, la maison où travaillait ton frère aurait pu..., commença Michihiko, avant de ravalé ses mots.

Le frère d'Aya, qui avait deux ans de moins qu'elle, venait d'obtenir cette année son diplôme d'aide-soignant en gériatrie, et comme s'il était mort au combat on l'avait découvert à côté de plusieurs chaises roulantes broyées. Pour une raison inconnue, son corps retrouvé à la morgue n'avait plus de bras gauche. A ces mots, les larmes étaient montées aux yeux d'Aya, et elle avait posé la main par-dessus sa robe à la racine de son bras gauche.

De l'avenue côtière jusqu'à la maison des parents d'Aya, il devait bien y avoir trois kilomètres. Elle savait que la ville était quasiment au niveau de la mer, mais la maison était une construction en béton à trois étages, si bien qu'elle ne s'était pas trop inquiétée. De nombreux bâtiments hauts s'élevaient sur les terrains plats près du rivage, et puisqu'un tsunami était une « vague », celle-ci devrait perdre de sa puissance en avançant dans les terres, avait-elle pensé.

Et effectivement, si ses parents avaient fermé le rideau de fer de leur magasin de linge et vêtements du rez-de-chaussée, ils étaient bien là à essayer de mettre un peu d'ordre. Les vitrines étaient intactes, mais le sol était jonché de mille choses, boîtes pleines de draps et de couvertures tombées des étagères, caisse enregistreuse et autres babioles colorées.

— Un tsunami arrive!, s'était-elle écriée en se précipitant dans la maison, à peine descendue de voiture. Ils parlent de six mètres, il faut partir!

Mais son père, accroupi, avait continué à ramasser les marchandises, tandis que sa mère s'était dirigée en hâte vers le fond de la maison.

— Vas-y, ne nous attends pas, on te rejoint tout de suite!

Aya avait perçu une certaine tension, comme si ses parents venaient de se disputer.

Elle pensait savoir combien ils tenaient à leur commerce dans lequel ils s'étaient lancés après avoir quitté des emplois de bureau. Mais on entendait le bruit habituel de la télévision dans la pièce du fond, et, ne mettant pas en doute la promesse de sa mère, sur un « Le lieu de refuge, c'est bien le sanctuaire? », elle était remontée dans la voiture de sa collègue.

La radio avait, semble-t-il, diffusé par la suite de nouvelles informations dans lesquelles il était question cette fois d'une vague de plus de dix mètres, mais à ce moment-là Aya et les gens qui étaient avec elle étaient déjà au sommet de la butte du sanctuaire et voyaient la vague déferler sous leurs yeux.

Michihiko, lui, ne se souvenait pas d'avoir entendu l'annonce d'une vague de plus de dix mètres. Revenir là-dessus maintenant n'aurait servi à rien, mais le téléphone ayant sonné juste au moment où ils finissaient leur thé, Michihiko s'était précipité dans la salle à manger. Il avait décroché, pour apprendre que l'un des fidèles était tombé dans l'escalier au moment du tremblement de terre et était décédé sans que les secours appelés soient venus.

Il était retourné vers l'entrée pour informer son père qui s'était mis debout aussitôt et, comme il le faisait toujours dans ce genre de circonstances, s'était

tourné en direction de la maison du défunt pour s'incliner, mains jointes. Il avait pris l'habitude de réciter les soûtras sur place au lieu de se rendre au chevet des défunts pour le faire, tâche désormais déléguée à Michihiko depuis deux ans environ. Sans doute Michihiko avait-il éteint la radio pendant ce temps. Il ne se souvenait plus très bien, mais se rappelait avoir pensé avec tristesse aux gens qui avaient perdu des proches dans cette confusion générale. Il devait probablement être allé faire tourner le moteur de la voiture après avoir attendu la fin de la récitation du soûtra.

Et au moment même où, accompagné de son père et de Bon, il était monté dans la voiture, son téléphone portable avait sonné. Il avait ouvert aussitôt le clapet pour voir apparaître « Maman » sur l'écran. « C'est maman ! » n'avait-il pu s'empêcher de crier en direction de son père, mais il avait eu beau appuyer sur la touche de prise de ligne, il n'avait pas entendu le moindre bruit, la moindre voix.

Mais peut-être parce qu'ils avaient cru qu'elle allait bien et que le problème résidait dans le réseau, au moment même où Michihiko allait faire démarrer la voiture, son père avait murmuré « Madame Koike, je me demande si ça va... ». Sa maison était un peu plus près de la mer, donc à une altitude légèrement inférieure. Et sa belle-fille était-elle capable toute seule de la hisser dans la voiture avec sa chaise roulante ? A cette idée, l'inquiétude gagna à son tour Michihiko. Mais... Ils n'avaient pas le temps... Certes ils étaient près de la rivière, mais ce n'était pas une zone côtière, s'obligea-t-il à penser.

Quittant le temple, ils commencèrent à rouler au milieu des rizières, pour constater qu'une file de voitures qui se dirigeaient vers les hauteurs occupait la route

bordant la rivière. Il était de toute évidence exclu de prendre dans le sens inverse cette voie étroite où il était même impossible de se croiser à certains endroits. Mme Koike avait deux petits-enfants, peut-être sa belle-fille était-elle partie les chercher à l'école, pensa Michihiko, mais il s'abstint de le dire à son père.

— Il faut espérer que ça va aller, on ne peut pas faire autrement. D'ailleurs... On ne pourra pas passer par là.

Il venait, croyait-il se souvenir, de donner cette réponse à son père. A deux reprises, un grondement leur parvint en provenance de la mer, puis le ciel au loin s'embruma, et le sommet blanc d'une montagne noire leur apparut.

Les panneaux publicitaires qui se dressaient vers le ciel nuageux, les toits, les poteaux électriques, étaient abattus comme sous le coup d'une chiquenaude avant d'être engloutis... C'était ça... Le tsunami... Ce n'était pas une « vague », mais une « montagne », un « mur ».

Les sons qui s'échappaient de sa bouche ne devaient sûrement pas former le moindre mot. Il avait émis une sorte de grognement, avait aussitôt enclenché la marche arrière pour ramener la voiture devant le temple et, à peine descendu, avait tiré son père hors de la place passager en lui disant de gagner l'étage du pavillon d'habitation. Prenant dans ses bras Bon, qui s'était mis à aboyer, il s'était précipité à son tour dans la maison, avait verrouillé la porte et était lui aussi monté, poussant devant lui son père par les fesses.

Combien de temps s'écoula-t-il ensuite ? Il avait perdu toute sensation du temps à partir du moment où ils s'étaient enfermés dans la pièce d'une douzaine de mètres carrés où dormaient habituellement ses

parents. Il était même désormais incapable de dire dans quel ordre les choses s'étaient passées, entre son père qui avait ramassé par terre le *Soutra du Diamant* et avait commencé à le psalmodier, et lui-même qui, ouvrant la fenêtre, avait regardé vers l'est.

Vue de là, la montagne noire avançait dans un étrange silence comme si elle-même aspirait au fur et à mesure les sons effrayants qu'elle produisait. Michihiko avait refermé la fenêtre lorsqu'il l'avait vue passer par-dessus le bâtiment communal à deux étages dont le toit avait été comme liquéfié avant d'être englouti par cette immense masse. C'est la fin, se dit-il. Sans doute Bon avait-il perçu quelque chose d'inhabituel dans le comportement des humains. S'arc-boutant de ces deux pattes avant sur les vêtements qui jonchaient le sol dans cette pièce où il était monté pour la première fois, il regardait d'un air anxieux son maître complètement absorbé dans la récitation du soutra.

Arrivé à ce point de son récit, il se rendit soudain compte qu'Aya avait les larmes aux yeux. Entendre relater dans l'ordre les événements de ce jour-là devait inéluctablement l'amener à penser aux derniers instants de ses parents. Ils étaient en définitive restés dans leur maison, où les pompiers les avaient, semble-t-il, retrouvés au deuxième étage, leurs corps affalés l'un sur l'autre. Pourquoi ne leur avait-elle pas enjoint plus fortement de fuir ? Pourquoi elle seule avait-elle survécu ? A ces questions qui l'assaillaient sans répit, Aya n'avait pas de réponse.

La nuit était tombée d'un coup autour du pavillon principal plongé dans la pénombre, et seul se diffractait dans ses yeux le reflet de la lumière blanche de la suspension à néon qui pendait du haut plafond.

Michihiko repensa alors au fait qu'Aya, encore maintenant, était incapable de boire du thé. Quand elle vivait au refuge, tétanisée dès qu'elle voyait une grande quantité d'eau froide ou chaude, elle ne pouvait pas se baigner ou même se doucher. Aussi essayait-elle autant que possible, quand elle était de corvée de cuisine, d'éviter les tâches près de l'évier et de prendre en charge plutôt la préparation des légumes, mais on ne pouvait toujours faire valoir ses petites convenances personnelles et il lui était parfois arrivé de manquer s'évanouir devant la grande marmite pleine de soupe, obligeant Michihiko, appelé au secours, à la transporter jusqu'à l'infirmerie.

En voyant après la fête des Morts que beaucoup de gens qui s'étaient installés dans les logements provisoires revenaient prendre leur repas dans les refuges, Michihiko avait commencé à offrir des repas dans le pavillon principal du temple qui venait d'être construit, à titre transitoire, avec les trente millions de yens versés par l'assurance. Des fidèles qui avaient perdu leur famille et Aya étaient venus l'aider. Elle parvenait au moins, disait-elle, à se doucher dans le logement provisoire où elle avait déménagé, mais elle semblait encore avoir peur des liquides auxquels elle se trouvait confrontée seule, comme son bol de soupe ou sa tasse de thé. Et souvent, plongeant son regard dans le bol qu'elle avait incliné pour boire la soupe qu'ils avaient préparée tous ensemble, elle avait un mouvement de recul, terrifiée par le liquide qui tournoyait dans les profondeurs.

Michihiko, perdu lui aussi dans ses souvenirs, se taisait. Interrompant sa remontée dans la mémoire, il but, seul, son thé.

Chaque matin, quand il psalmodiait les soutras, il voyait s'étendre dans son esprit l'image désolée des champs

de ruines. Les cadavres de chiens ou de chats accrochés dans des positions biscornues aux arbres ou aux poteaux électriques. Et puis les bras, les jambes, les têtes de gens, à moitié ensevelis dans la boue et les décombres... C'était cela, la scène originale que Michihiko, courant partout à la recherche de sa mère, n'avait pu éviter de voir et qui n'avait jamais été montrée à la télévision.

Pourtant, Michihiko d'habitude ne remontait pas le cours de ses souvenirs jusqu'à l'instant où la vague s'était abattue sur eux. Sans doute son instinct l'en empêchait-il. Ce moment était sûrement encore scellé parce que le plus terrifiant.

Plus d'une centaine d'urnes, beaucoup sans indication de noms posthumes, étaient disposées dans le chœur. Peut-être ses oreilles bourdonnaient-elles, toujours est-il que d'innombrables bruits lui parvenaient de là comme si des gémissements s'échappaient de ces urnes.

Aya se leva soudain et se dirigea d'un pas lent vers la porte vitrée qui donnait sur le devant du pavillon pour l'ouvrir.

— Oh ! Tous ces grillons ! Vous les entendez ?

Ce n'étaient pas des bourdonnements d'oreille, pas non plus les gémissements des ossements, mais les stridulations d'une myriade de grillons.

Michihiko rejoignit Aya, et s'assit à côté d'elle. Il faisait frais.

Le grondement, quoique tranquille, continuait à résonner comme pour contracter les ténèbres que ne perceait toujours presque aucun réverbère. Michihiko eut le sentiment que l'air était de plus en plus pur. Il y avait peu de cigales cet été, sans doute l'eau de mer les avait-elle tuées, s'était-il dit. Ces stridulations de vie

qui vibraient dans tout son corps éveillaient en lui une joie immense.

C'est installé là, en contemplant cette fois les ténèbres, que Michihiko reprit son récit. Aya, les bras entourant ses genoux, l'écoutait menton levé, les yeux dirigés vers le ciel nocturne.

— La maison se trouvait par là, juste devant le bosquet de bambous.

Là où désormais on ne distinguait plus que quelques étoiles lointaines qui brillaient vaguement.

Bientôt la montagne noire qui avait franchi le toit du bâtiment communal vint heurter la maison où se trouvaient Michihiko et son père. Michihiko, persuadé que tout était perdu, fut renversé sous le coup d'un choc inouï et projeté contre le mur. Pris dans un tourbillon de mouvements violents, il crut entendre des craquements, mais de ses yeux fermés il n'avait sans doute rien vu.

C'est selon toute vraisemblance à ce moment-là que le mur en plâtre du pavillon principal avait été détruit, tandis que quelque chose comme une poutre en bois ou un poteau électrique venait cogner celui de la maison. La pièce à l'étage, dont Michihiko était sûr qu'elle allait être écrasée par le mur d'eau, se retrouva comme détachée du rez-de-chaussée, et si par les vitres brisées de la fenêtre une certaine quantité d'eau avait pénétré, bientôt la pièce, traînant derrière elle la cage d'escalier, s'était mise à flotter, et à dériver.

Son père avait arrêté de réciter le *Soûtra du Diamant* au moment où il avait été renversé, mais Bon avait pris le relais avec ses aboiements. Michihiko n'aurait pas été jusqu'à dire qu'ils avaient été protégés par le soûtra,

mais ce n'en était pas moins un miracle. Et à dire vrai, il avait joint les mains en signe de révérence devant son père qui était par terre à quatre pattes.

Mais en réalité, les véritables épreuves étaient à venir.

Devant la fenêtre brisée défilaient des voitures, des enseignes publicitaires, des arbres, des bateaux, entraînés à des vitesses subtilement différentes. Emportés sur le dos d'un monstre qui se nourrissait de tout ce qu'il engloutissait, son père et lui ne risquaient-ils pas à tout moment de le voir montrer ses dents et les attaquer ?

Le paysage à l'extérieur, alors même qu'ils n'avaient pas dû encore être emportés bien loin, était pourtant celui d'un tout autre monde, et des montagnes incon nues ne cessaient de traverser leur champ visuel. L'arche devait en fait dériver tout en tournant sur elle-même. Elle était constamment percutée, et est-ce sous l'effet de la peur ? Bon qui était tapi bondit soudain. Ni Michihiko ni son père n'eurent même le temps de crier. D'un saut désespéré, le chien se jeta par la fenêtre. Michihiko s'était aussitôt précipité pour le retenir, mais c'était trop tard. Sur un dernier aboiement plus fort que les autres, le corps marron avait été englouti par le fauve noir.

A quatre pattes auprès de la fenêtre, Michihiko et son père en sanglots virent ensuite passer devant eux un jeune homme recroquevillé dans une barque, le visage déformé par la terreur. Par-dessous la visière d'une casquette, ses yeux les fixèrent un instant et son père, les mains jointes, le suivit du regard. Michihiko ne lui avait jamais entendu émettre les gémissements qui lui échappaient alors.

Par la suite, l'arche avait continué à être emportée de plus en plus loin, dévoilant à leurs yeux un spectacle

atroce. Un instant, avaient jailli un peu partout des profondeurs du liquide noirâtre une multitude de vêtements d'enfants aux couleurs vives... Non, pas seulement leurs vêtements, mais aussi les petits enfants eux-mêmes.

Michihiko et son père s'étaient écartés de la fenêtre mais étaient restés à quatre pattes. Les sanglots de son père qui pleurait, tête baissée, étaient des hurlements de loup.

Michihiko ne pouvait oublier non plus l'étrange sensation de flotter éprouvée au moment où la vague allait commencer à se retirer. Le vent froid s'était soudain calmé, et les hauts pylônes au sommet d'une montagne lointaine lui étaient apparus immobiles. Il s'était demandé un instant s'ils avaient atteint un autre monde. Mais dès que la vague avait commencé à se retirer, l'arche avait été emportée encore plus violemment et rapidement, et, restés à quatre pattes, ils avaient de nouveau été renversés et projetés en tous sens dans la pièce.

Enfin, ils éprouvèrent un choc comme s'ils avaient atteint le pied d'une pente qu'ils auraient dévalée, il y eut un grand bruit, et ils se retrouvèrent allongés dans un monde silencieux. Combien de temps étaient-ils restés ainsi étendus? Quand Michihiko sortit par la fenêtre, la pénombre régnait déjà dehors, ou plutôt non, il n'y avait plus ni dehors ni dedans, il n'y avait plus qu'un désordre et une confusion sans fin... Un monde assourdissant bien que silencieux... Une neige fine tombait. Verticaux, horizontaux, obliques, tous les axes s'étaient effondrés, d'épais relents de vase montaient des intervalles entre les associations impossibles, celles par exemple de voitures et de bateaux. Il n'y avait là rien de naturel, rien d'artificiel non plus

bien sûr. Michihiko, incapable de rien éprouver, n'était sensible qu'au froid de la neige qui virevoltait.

Michihiko secoua son père pour le réveiller et ensemble ils sortirent dans cette pénombre d'un autre monde où dansaient de légers flocons. Ce qui se trouvait là n'était pas encore devenu des décombres. Des maisons détruites, des murs, des chaussures dépareillées, des bols, des ampoules cassées, des arbres, des voitures, des bateaux, des cuillers, une bouteille en verre bleu, une radio, des poteaux électriques, des albums photos, une sacoche, des sacs en plastique à l'usage indéterminable... Ils marchèrent un moment au milieu de cette concrétude anarchique, Michihiko soutenant par son bras gauche son père qui flageolait, se dirigeant où il paraissait possible de passer, quand soudain son père, s'arc-boutant sur ses jambes, s'immobilisa.

Michihiko suivit des yeux la direction qu'indiquait l'index de la main droite de son père : il y avait des gens, là.

Le garde-corps blanc de ce qui devait être une véranda à l'étage était fiché dans le sol, et à côté on voyait un cardigan qui avait dû être blanc mais était maintenant souillé de marron. Quand ils s'approchèrent, son père se mit à trembler. Aucun son ne sortait de sa bouche grande ouverte. Michihiko comprit pourquoi en découvrant un autre corps, qui gisait là dans une position bizarre. C'était Mme Koike, chez qui son père s'était rendu le matin même pour le rite des tablettes funéraires, et sa belle-fille. Renonçant à fuir en voiture, celle-ci avait dû tant bien que mal hisser sa belle-mère jusqu'à l'étage... L'autel domestique avait été renversé et balancé dans ce qui avait été le jardin, le fauteuil roulant, écrabouillé comme par un ogre, gisait plus loin.

— J'arrête... Je te demande pardon, dit Michihiko en se tournant enfin vers Aya. A cause de moi, tu as dû repenser à tout ce que tu préférerais oublier. Je suis désolé. J'arrête.

Aya, le menton toujours sur les genoux, se contenta de serrer les lèvres, ne sachant comment répondre. Puis, levant le menton, elle fit lentement non de la tête.

— Vous essayez toujours de donner le change, mais vous savez, pleurer, ce n'est pas interdit.

Sans doute avait-elle vu ses yeux humides, mais il constata en se retournant vers elle que son regard aussi était embué. Il sentit soudain enfler ses larmes. Bon était mort, Gorô, les carpes *nishiki*, les poissons rouges, la tortue, tous étaient morts. Le cadavre de Horiuchi Kikue avait été retrouvé au milieu des décombres près du bord de mer, et cinq autres personnes du groupe de récitation chantées des enseignements de Bouddha étaient décédées. Mme Koike était morte, sa belle-fille était morte, et le corps du fidèle décédé ce jour-là en tombant dans son escalier avait été emporté comme tous les membres de sa famille. Sa mère était toujours portée disparue. Il vit défiler devant ses yeux l'un après l'autre les visages des défunts et celui de sa mère.

— Donner le change ? Tu trouves ?

Sa voix trembla. Peut-être attendait-il que quelqu'un lui fasse la remarque.

— Mais je vous comprends, d'ailleurs vous ne pouvez pas faire autrement, vous êtes le bonze.

— Tu as peut-être raison.

Il eut l'impression que la tension éprouvée ces six derniers mois se relâchait soudain.

— Mais votre père, maintenir les apparences n'a plus aucune importance pour lui. Puisque... Ce qu'il fait, c'est prier pour tout le monde, je me trompe ?

— ...

— Il s'est retrouvé entouré de tous les côtés par tous ces défunts. Non, d'ailleurs, pas seulement par les personnes, mais par la mort sous tant de formes... C'est pour ça qu'il tourne, non ?

Les larmes qu'il retenait dans ses orbites à grande-peine affluèrent d'un coup. A côté de Michihiko, qui s'était mis soudain à sangloter, Aya, la bouche pressée contre ses genoux, pleurait aussi.

Les hautes flammes de la fête des Morts semblaient ressusciter dans l'obscurité qui leur faisait face.

Une foule à en dilater presque les murs préfabriqués du pavillon principal était venue assister au rite de commencement de la fête des Morts. A la demande de Michihiko, chacun avait apporté un objet ayant appartenu à un défunt et susceptible d'être brûlé. Nombreux étaient ceux qui avaient pleuré pendant la cérémonie, mais alors même qu'aucune récitation de soutra n'aurait pu être plus triste, Michihiko avait été incapable de faire de même. Le soir venu, il avait allumé un grand feu dans le creux qui avait abrité le bassin et, en même temps que les flammes, s'élevaient les cris de ceux qui y jetaient les objets de leurs disparus. Les sanglots qui provenaient de derrière la statue redressée de Gwanyin et que l'on entendait plus fort que tous les autres étaient ceux d'Aya.

Dans les ténèbres, là, résonnaient non les pleurs mais les stridulations des grillons. On aurait dit qu'ils descendaient du ciel plus qu'ils ne montaient du sol, et Michihiko avait aussi l'impression d'entendre pleuvoir

autour du bâtiment principal du temple, comme s'ils revenaient après avoir effectué un long périple, les soutras récités par ses amis bonzes qui, d'aussi loin que Yamagata, ou d'Iwate, ou encore de Fukushima, étaient accourus lors de la fête des Morts, dans ces jours où il avait fait si chaud.

Tout à coup retentirent cette fois les pleurs de Mî. Elle s'était sûrement réveillée. Le pavillon principal vibrait de sa voix appelant « Maman, maman ! »

Dans les bras d'Aya qui s'était précipitée pour la ramener, Mî avait encore une expression incertaine sur le visage, et il émanait d'elle une odeur de curry au lait.

— Regarde, c'est monsieur le bonze ! Monsieur le bonze !, lui dit Aya à l'oreille.

Mî parut alors enfin se réveiller, et dit :

— Monsieur le bonze ! Aya !

S'asseyant sur les genoux d'Aya, sa jupe rose étalée, elle se tourna brusquement vers Michihiko.

— Tu sais, maman, elle n'est pas venue.

Il se demanda un instant de quoi elle parlait, mais aussitôt le souvenir lui revint. « Si tu veux voir ta maman, tu n'as qu'à prier Gwanyin », lui avait-il expliqué quelques jours plus tôt, quand Mî était venue au temple, devant la statue qui se dressait dans l'enceinte. Sans doute cette statue demeurait-elle seule visible pour elle dans les ténèbres.

— Ni maman, ni papa... Personne n'est venu.

Au-dessus de la tête de Mî à la mine boudeuse, il y avait la tête d'Aya, l'embarras désormais peint dans le froncement de ses sourcils.

— Ah bon, ils ne sont pas venus... Ça va peut-être être un peu plus compliqué alors... Tu sais, il faudrait que tu me racontes un peu comment elle était.

— D'accord.

— Elle était gentille?, lui demanda Aya.

— Oui. Mais elle était sévère aussi.

Et Mî leur avait alors raconté toutes sortes de petites anecdotes.

— Ah, je vois, ta maman, elle aimait *La Marche des koalas*! Je n'y aurais pas pensé. Bon, écoute, je vais essayer d'améliorer le plan, alors ça m'aiderait si de ton côté tu priais Gwanyin et lui demandais de nous aider.

— D'accord, je m'en occupe.

Sur ces mots, Mî, toujours dans les bras d'Aya, ferma les yeux et joignit les mains en direction de la statue de Gwanyin qui se dressait dans l'obscurité, tournée vers la gauche. Il y avait une douce rondeur qui imprégnait l'enfant tout entière, et à la voir aussi appliquée on ne pouvait qu'être ému.

— Non, d'ici ça ne marchera pas. Il faudra le faire pendant la journée, en te mettant bien en face d'elle.

— Oui.

Bientôt, Aya, montrant le jardin tout noir, demanda à Mî :

— Tu sais ce que c'est ?

— Ça?, répondit Mî, avec un mouvement de tête très expressif.

— Ce bruit, tu l'entends ?

— Oui, mais... C'est quoi ?

Les ténèbres étaient de plus en plus épaisses, et les stridulations synchronisées faisaient trembler tout le ciel nocturne. Tandis que tous trois tendaient l'oreille, Michihiko eut l'impression qu'ils émettaient tous le même bruit.

— Tu devrais poser la question à monsieur le bonze.

— Dis, c'est quoi ce bruit ?

— Ce bruit ? Je dirais que ce sont les grillons.

— Les crillons ?

— Les GRI-llons.

En entendant Michihiko insister ainsi, Mî l’imita en répétant « GRI » et se mit à rire.

Elle n’avait, semble-t-il, écouté le chant des insectes que quelques secondes avant de poser une nouvelle question à Michihiko.

— Les grillons, ils ont leur maman et leur papa avec eux ?

Michihiko fut réduit un instant au silence mais, se reprenant, réussit à lui répondre comme si de rien n’était.

— Non, ils ne sont pas toujours ensemble. Parfois ils le sont, mais parfois on dirait qu’ils ne le sont pas... Tes parents aussi, Mî, ils n’étaient pas toujours avec toi, si ?

Michihiko attendit, tendu, la réaction de Mî qui, silencieuse, réfléchissait.

— Peut-être que les grillons, ils doivent chanter comme ça pour voir leurs parents, dit alors Aya, en posant doucement le menton sur la tête de Mî.

— Hmm... Et moi, il faut que je prie Gwanyin, c’est bien ça ?, fit Mî, sur un ton bizarrement convaincu, et elle joignit pour faire bonne mesure ses deux mains qu’elle avait laissées posées sur les bras d’Aya. Michihiko, ne sachant que répondre, se contenta d’acquiescer d’un mouvement de tête appuyé.

Peut-être ces innombrables grillons qui chantaient étaient-ils tous liés, des parents, des frères et sœurs, des membres de mêmes familles, peut-être ne l’étaient-ils pas. Mais en tout cas, ils faisaient vibrer le même air, attentifs à le faire à l’unisson avec leur entourage.

— Tu sais, les grillons, c'est comme toi, et Aya, et puis moi... Ils s'entendent bien et chantent tous ensemble.

A ces mots de Michihiko, Mî acquiesça et rit.

Peu après, elle s'endormit dans les bras d'Aya, mais les grillons continuèrent longtemps, encore très longtemps, à faire entendre leur chant.